



Vol. II.—No. 4.

MONTREAL, JEUDI, 26 JANVIER, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA JEUNESSE ET LES LIVRES.

On dit que le jeune Canadien est paresseux d'esprit, que, son cours d'études une fois terminé, il ne songe qu'à vivre modestement sur son petit patrimoine collégial, et se livre mollement au *far niente* littéraire: absolument comme ces braves gens qui jouissant d'une certaine aisance suffisante pour les initier à des entreprises plus considérables, abandonnent les affaires et vivent, le reste de leurs jours, sur le capital amassé dont les enfants ne bénéficieront pas et encore bien moins le pays. Eux, et après eux le déluge.

Voilà ce que l'on dit, et que dis-je autre chose?

Toute vérité n'est pas plaisante à dire, mais il est de ces vérités qu'il faut de toute nécessité approfondir—et celle-ci en est une. Oui, la jeunesse canadienne est apathique pour tout ce qui regarde les sciences utiles, la vraie littérature. On n'étudie pas assez, ce sera notre malheur. Dans quelques années surtout nous comprendrons notre tort. Car si nous n'étudions pas, nos voisins peut-être étudient. Faudra-t-il donc attendre qu'ils nous confondent pour secouer notre nonchalance? Est-il donc écrit quelque part que seul l'aiguillon des connaissances et du savoir de l'étranger pourra nous réveiller et nous faire marcher de l'avant? Comment! Les fils dégèneront-ils assez pour ignorer ce qu'ont fait leurs pères ou ne l'apprendront-ils que pour dédaigner leur noble exemple? A nous voir pourtant, on dirait que la gloire qui entoure le nom du père peut suffire à illustrer toutes les générations futures. Erreur. Le nom de nos aïeux est un trésor pour nous, et un trésor n'a de valeur qu'en autant qu'on sait en faire un usage utile. Quel usage faisons-nous de ce trésor héréditaire de courage, de travail? Dois-je le dire? Bien loin de le faire profiter, nous le gaspillons. Il en est de ces jeunes gens soi-disant instruits qui savent à peine comment nous est venu notre précieux héritage, quel fut le Canada autrefois et ce qu'il est vraiment aujourd'hui. Tout ce qui sont l'histoire, les recherches ardues pour arracher au passé ses secrets importants, semble répugner. Et si tel est le cas pour l'histoire de son pays, il ne faut pas s'étonner qu'on place parfois St. Pétersbourg en Chine et Constantinople en Norvège. L'histoire du monde à toutes ses époques... la philosophie... les mille et une notions utiles à tous les états que l'homme est susceptible d'embrasser..... Ah mon Dieu, n'en parlons pas! La profession que l'on choisit, la loi, la médecine... disons seulement qu'on en apprend le plus souvent juste ce qu'il faut pour satisfaire aux exigences d'un examen, et taisons le reste.

Il sied mal peut-être à moi de tenir ce langage. Mais lorsque nous cheminons ensemble sur un pavé glissant où nous sommes tous également exposés à chanceler et à tomber, il est permis d'offrir son bras, de prévenir son voisin d'un mauvais pas, de s'entraider.

Mes amis, notre pays a été un pays fortuné. Nous devons en rendre grâce à Dieu. Nous avons échappé plus d'une fois, par des circonstances toutes providentielles, à des événements qui auraient pu bouleverser notre chère colonie de fond en comble. Sauf quelques petites misères, nous avons été heureux sous les divers gouvernements qui nous ont régi depuis l'époque où Jacques-Cartier mit le pied sur les rives du St. Laurent jusqu'à ce moment.

Annibal, envers lequel la victoire se montrait sans cesse prodigue de ses lauriers, avait un jour à franchir les Alpes à la tête de ses troupes, et celles-ci découragées par la perspective des fatigues à surmonter, refusaient presque d'avancer. Alors, le fameux général, du sommet de ces montagnes couvertes de neiges éternelles, leur indiqua dans le lointain la terre qu'elles devaient atteindre et la leur peignit si belle qu'aussitôt elles sentirent renaitre le courage dans leurs âmes et

se remirent en marche alertes et joyeuses. Mais avant d'arriver à cette terre promise, il fallut séjourner à Capoue. Les troupes se désorganisèrent, se livrèrent aux plaisirs de toutes sortes, et lorsque le temps fut venu de dire adieu à ces murs enchantés, Annibal comprit, mais trop tard, que les délices de Capoue avaient abruti ses soldats.

Lors de la conquête du pays par l'Angleterre, nos pères furent pris d'une espèce de découragement. L'avenir leur apparaissait sombre et chargé de malheurs. Personne ne sait ce qu'ils auraient fait si en 1791, vingt-huit ans après le traité de Versailles, la proclamation d'une constitution libre n'était venue ranimer leur courage défaillant et faire luire sur leur cœur brisé un rayon d'espérance.

Pitt, pénétré des sentiments de Lord Grenville à notre égard, rendit la vie à la nationalité canadienne en lui permettant le libre exercice de ses droits politiques.

—« Canadiens, voici la liberté, le champ est ouvert, comprenez vos intérêts, libre à vous d'y entrer! »—

Et la nationalité canadienne reprit sa marche triomphante vers un avenir souriant.

Se trouvera-t-il une Capoue sur notre chemin? jusqu'à aujourd'hui rien n'a entravé notre marche. Partout, et dans toutes les carrières, les Canadiens se sont distingués. Le clergé, le barreau, la médecine, le commerce, l'industrie, les arts ont trouvé en eux des instruments habiles. Or si noblesse oblige, un passé aussi glorieux doit obliger. Quel malheur ne serait-ce pas que les délices d'une nouvelle Capoue vissent arrêter cet élan magnanime. Chassons donc l'apathie qui nous gagne insensiblement et qui prend de jour en jour des proportions si redoutables.

La jeunesse canadienne est apathique. D'où vient cette apathie? Dans deux articles publiés dernièrement dans les colonnes de ce journal, un inconnu et M. Oscar Dunn ont donné quelques unes de ses causes, chacun dans leur sens. Le premier prétend que nous sommes trop routiniers en fait de littérature et que dans la culture de notre intelligence, nous supprimons le travail du jugement pour n'exploiter que la mémoire.

Il trouve que l'uniformité de l'enseignement produit l'uniformité d'opinion, et arrête l'initiative.

Comment expliquer alors le peu d'entente qui existe parmi nous? Comment se fait-il que sur le grand nombre de nos sociétés littéraires aucune ne reçoit le concours unanime de cette même jeunesse sortie de nos grandes usines scientifiques? Il semblerait au contraire que si les jeunes gens étaient pénétrés des mêmes opinions en sortant du collège, les uns ne prendraient pas le chemin de l'Union Catholique, les autres celui de l'Institut Canadien, le gouvernement n'aurait pas ses partisans et ses ennemis. Loin de pêcher par uniformité d'opinions, nous pêchons plutôt par diversité d'opinions. Tellement, que le jour même de notre fête nationale où nous devrions tous nous ranger sous le même drapeau, la moitié de la jeunesse canadienne française rit des sentiments de patriotisme dont l'autre moitié fait preuve.

Le second soutient que notre paresse d'esprit n'est pas engendrée par la méthode d'enseignement suivie dans nos institutions, mais par la suffisance. Au lieu de se juger, chacun se compare et croit en savoir assez dès lors qu'il est au niveau des connaissances de son entourage. Tout en reconnaissant la justesse de cette considération, je me permettrai d'ajouter qu'une autre grande cause, sinon la plus grande, de notre abrutissement intellectuel, c'est la lecture des ouvrages de sciences ou de littérature dont les doctrines sont perverses ou douteuses. C'est la lecture de ces ouvrages, c'est la lecture du mauvais roman surtout qui cause de si effroyables ravages sur l'intelligence de la jeunesse. Le mauvais livre,

de quel mal, en effet, n'est il pas la cause? « Il n'y a pas de poison plus subtil, ni plus dangereux que le mauvais livre, disait un de nos écrivains distingués. Poison dangereux, parce qu'il sourit à notre imagination et qu'il flatte nos sens; poison subtil, parce qu'il remue et pénètre à la fois l'âme et le corps qu'il tue tous deux. » Ces funestes élocutions détonnent l'esprit du bien pour le lancer vers le mal, pour le plonger dans l'erreur et le doute, attaquent le cœur pour en bannir les sentiments nobles, et frappent l'imagination pour la pervertir et la rendre incapable de grandes pensées. L'homme a été doué de l'intelligence pour la cultiver, et ce n'est pas en la nourrissant de choses futiles, fausses et même impossibles qu'il atteint le but que Dieu lui a fixé. Jamais la basse intrigue, le tableau charnel, le sophisme, le blasphème ne devraient occuper cette noble faculté. Et cependant entrons dans l'humble mansarde du prolétaire ou dans le cabinet de travail de l'étudiant fashionable et nous y verrons ici soigneusement cachées, là pompeusement étalées, les œuvres de J. J. Rousseau, de Voltaire, d'Engèle Sue, de Paul de Kock, de George Sand, de Frédéric Soulié. Rares seront les livres où l'on apprend à penser sainement, à se récréer honnêtement, à acquérir un fond de connaissances solides et utiles, ou s'ils sont nombreux, ce qui peut arriver, ce qui arrive même, rarement nous surprendrons leur possesseur à les méditer.

Voilà un fait que personne n'ignore. Nous avons l'amour de la lecture, mais cet amour se borne à la lecture de productions légères. Notre esprit est absorbé dans cet atmosphère fétide et ne voit rien au delà des nuages où il aime à se bercer mollement. Par conséquent l'esprit s'engourdit, s'abrutit et ne produit dans le besoin qu'un *ridiculus mus*. Je dis dans le besoin, car le plus souvent on se contente de la modeste gestion de ses affaires quotidiennes. L'ambition, la louable ambition du succès par le travail n'est pas le faible des admirateurs passionnés des trois mousquetaires, du vicomte de Bragelone et du marquis de Carabas. Leur programme se résume la plupart du temps à ceci: les affaires, tant bien que mal; ensuite une veillée à la pension pour se délasser; par ci par là une *cuite*, comme on l'appelait sous le beau ciel d'Italie, ça chasse le diable-bleu; puis une course, une promenade à deux ou plus, à l'heure

Où la Reine des nuits règne sur la nature;

et enfin la lecture d'une page quelconque, selon les dispositions du moment.

En présence de telles occupations, avouons que ces messieurs n'ont pas le temps d'étudier les graves questions d'économie sociale et politique, et de se préparer à prendre en main un jour ou l'autre les rênes du gouvernement. Ils n'y prétendent pas, la majorité au moins, et je le crois bien. Que leur fait à eux que la boutique soit en ordre ou non, que les choses aillent de travers ou de long, pourvu qu'ils s'amuse. Pourquoi se marteler le cerveau, se bourrer l'esprit de si vastes connaissances? En Canada, la Providence

Aux plus petits oiseaux procure la pâture

Mais sa bonté s'arrête à la littérature. [Gilbert]

La littérature ne paie pas, c'est vrai. Prenons-nous aussi les moyens de lui assurer une existence honorable, et sera-ce en *Jérémiant* tous ensemble à l'unisson sur son triste sort que nous la placerons au rang qu'elle devrait occuper? Je ne prétends pas le moins du monde que nous cherchions à vivre des lettres. Je dis seulement que nous devons cultiver nos facultés intellectuelles pour notre plus grand bien et le plus grand avantage de la société au milieu de laquelle nous vivons, et que nous ne devrions jamais craindre d'en savoir trop—n'en déplaise à l'école de Socrate qui apprenait aux anciens à se contenter de peu. Priver son intelligence de culture, c'est la